

Abandonné : l'innommable

Abandonné.

Ce mot imprononçable.

Il marque le plus grave manquement de l'espèce humaine envers un de ses petits. Manquement tellement impardonnable qu'on se refuse à l'assumer en seulement l'énonçant. Abandonné, situation qu'on refuse à ceux qui l'ont vécue, qui la vivent et la vivront jusqu'à la fin de leurs jours parce qu'elle est trop lourde à reconnaître.

Qu'il est difficile d'accueillir la souffrance d'un autre, surtout quand on ne peut rien y changer !

C'est pourtant ainsi qu'on enferme les abandonnés dans le silence, le refus de les reconnaître dans leur substance, ce sur quoi il se sont construits, ce qu'ils vivent de plus violent. Et en les niant dans ce fondement d'eux-mêmes, on leur refuse tout avenir possible, toute identité, tout départ à partir d'eux-mêmes, de ce qu'ils sont, de ce qu'ils se sentent, de leurs intolérables questions sans réponse.

C'est pourtant leur seul point de départ possible.

Aucune réponse n'est acceptable pour celui qui a été abandonné et le refus de lui reconnaître son abandon n'est pour lui qu'une preuve de plus qu'il n'a aucune reconnaissance humaine, ni par ceux qui l'ont abandonné, ni par la société humaine qui prétend relayer ce vide.

Alors, quand on leur demande qui ils sont il y a ceux qui répondent « je suis adopté », alors qu'au fond d'eux, ils hurlent : « je suis abandonné » et il y a ceux qui hésitent, bafouillent et répondent froidement à côté de la question. Ce sont les abandonnés pas adoptés, sans réponse de rechange, les orphelins qui ont grandi en institution ou dans une famille qui n'est pas vraiment la leur et tous ceux qui, quelle que soit leur relation avec leurs parents, vivent profondément un sentiment de vide intérieur, d'abandon. Combien sont-ils nombreux ! Et pourtant ils ne sont pas reconnus dans cet abandon.

Quel mal ont-ils fait, quelle honte doivent-ils porter, pour qu'on ne leur reconnaisse pas cet effondrement de leur existence, comme si c'était un détail ou une honte qu'ils ont à taire et à porter seuls ?

De plus en plus de situations difficiles de la vie sont confinées dans cet interdit. Même les lois s'en chargent parfois . « Pour protéger » nous dit on. Il n'y a pas chez nous de « déclaration d'abandon » parce que c'est trop infâmant pour, souvent celle, qui en pose l'acte. Il faut la protéger de la honte publique, lui permettre de se reconstruire. L'intention est juste. Mais depuis quand se reconstruit-on sur une falsification de la réalité et sur le non-dit ? Bien des « mères de l'ombre » sont là pour dire le contraire.

Je ne mets pas en cause ici la juste révolte des familles pauvres qui refusent d'abandonner leur enfant même si les conditions de la vie ne leur permettent pas de subvenir à leurs besoins.(1) Elles ont raison de dire que ce qu'ils faut changer ce sont leurs conditions de vie et non les contraindre - ce qui a été longtemps le cas - à accepter d'abandonner leur enfant pour les confier à des familles bénéficiant de plus de ressources. Il y avait là un scandale absolument inacceptable et nous soutenons vivement leur lutte. Ici aussi - comme nous le disons souvent - soutenir la famille, c'est offrir le meilleur contenant sécurisant à l'enfant. Tout le monde y gagne.

Mais à mettre toutes les situations dans le même panier pour être en conscience « éthiquement corrects » et pouvoir enfermer tout le monde dans un même cadre de lois, on en oublie la complexité et les souffrances humaines enfouies dans cette complexité.

Des enfants abandonnés, il y en a beaucoup. Cachés derrière des adoptions (heureuses ou non), des familles d'accueil très accueillantes, des institutions bienveillantes ou des acharnements thérapeutiques victorieux. Des parents de grands prématurés nous en témoignent suffisamment.

Il y a aussi ces enfants ou ces adolescents dont la vie a basculé devant un grand traumatisme, un deuil, une agression, parfois un viol et qui malgré toute la bonne volonté de leurs parents se sont sentis « abandonnés » au moment d'affronter cette violence et restent figés sur ce sentiment d'abandon.

La liste n'est pas exhaustive, loin de là.

Parce que ce mot nous fait à tous mal, ceux qui le vivent n'ont pas le droit de l'entendre, de s'y reconnaître, de le crier. Combien d'autres mots dans notre société à la conscience aseptisée sont ainsi devenus infânants, niant la réalité qu'ils affirment et remplacés par d'autres supposés moins accablants.

Le mot « handicapé » par exemple qui signifie que la nature vous a désavantagé dans un certain domaine est devenu suspect, c'est même parfois devenu une insulte. Et mal-voyant, mal-entendant, à mobilité réduite ...etc seraient plus respectueux. En commençant à être défini par mal-quelque chose, ou être réduit on se sentirait mieux, plus intégré à la communauté humaine, plus respecté ? Qui protège-t-on dans tout cela, sinon une fois de plus le regard, la parole, la limite supportable par celui qui ne vit pas ces limites imposées par un handicap mais qui en a peur ?

La personne handicapée sait bien, elle, qu'elle est handicapée, qu'il lui manque une faculté que bien d'autres possèdent et que cela handicape sérieusement son autonomie et toute sa vie. Elle sait qu'elle n'est pas non plus « porteuse de handicap » sinon, il y a longtemps qu'elle aurait déposé ce poids qu'elle porte. Mais non, ce poids n'est pas est déposable, il fait partie d'elle-même, c'est elle qui est handicapée.

Est-ce aussi que « père inconnu » est plus gratifiant qu'« abandonné par son père » ? Dans « père inconnu », la reconnaissance n'est accordée qu'au père, tandis que dans « abandonné par son père », les deux personnes existent, le père inconnu de l'enfant et l'enfant qu'il a « abandonné ».

Des adultes viennent nous crier cette non-reconnaissance, comme on crie dans la montagne pour que l'écho nous en revienne et qu'enfin, cela s'entende.

Dans la même logique de peur, on ne dit plus un Noir, mais un Africain, comme si Noir était une insulte et que tous les Noirs étaient africains. Bien sûr, l'Afrique est leur souche commune. Elle serait même, en reculant plus dans le temps et selon les dernières recherches, la souche commune de toute l'humanité. Cela n'empêche que voilà quelques siècles que les Noirs africains ont émigré, de gré ou de force, et qu'ils peuplent tous les autres continents où ils ont fait de nouvelles souches. Combien de siècles leur faudra-t-il encore pour être reconnus pour ce qu'ils sont, des humains noirs, comme il y a des humains blancs ?

Nos peurs de faire mal sont terribles quand elles nient la réalité d'un autre. Et ici la liste de nos peurs traduites dans le langage serait bien longue à établir. Ceux qui en sont l'objet les reçoivent comme un rejet, une honte d'eux-mêmes, inexprimable.

Respect. Reconnaissons les êtres pour ce qu'ils sont.

Etouffer leur expression d'eux-mêmes dans un **non-dit** obligatoire, n'est-ce pas la pire négation, la maltraitance qui entérine toutes les autres et qui les confine dans un **non-être** définitif ?

Revenons à nos enfants abandonnés pour expliquer que cette reconnaissance d'abandon qu'on leur refuse, écrasée sous toutes les chances qu'ils ont d'avoir été « choisis » « acceptés », « adoptés », (on ne parle jamais de la chance de ceux qui ont tout à la naissance, les chanceux sont toujours ceux à qui il a manqué quelque chose d'important) reconnus dans tous les autres domaines mais pas dans leur abandon. Cet abandon ils vont nous obliger à en tenir compte, et parfois passer leur vie pour le mettre à jour, pour le mettre en scène avec une énergie inépuisable et cela aux dépens de la vie qu'ils auraient pu construire s'ils avaient été reconnus pour ce qu'ils sont : « abandonnés ».

Bien sûr, tout cela n'est pas « fait exprès ». On est dans le plus fort que la volonté ou la réflexion. On est dans l'explosion de vie brute, dans la survie, dans le « **je suis ici et pas là où vous croyez. Là où vous croyez, ce n'est pas moi, c'est votre invention de moi** ». Et ils luttent. Contre nous. Parents, intervenants, société. Et nous ne comprenons pas.

Des tout petits s'écrasent parfois un certain temps par une adaptabilité surdéveloppée qui masque l'explosion à venir. Pour ceux-là, c'est leur premier moyen de survie. Pour les adoptés on dira : « bon apparemment, adoption réussie », pour les autres, on les trouvera tellement gentils et tous déjà tellement matures...

Ceux qui survivent par l'affrontement immédiat iront fort. Pères et mères d'accueil, adoptifs ou d'origine s'en trouveront terriblement bousculés, les couples parfois en danger de rupture. Des équipes d'institutions vivent cela aussi et peuvent se retrouver en pleine confrontation tant il est difficile de comprendre l'énergie destructrice de certains petits..

Et puis, la scolarité pose rapidement problème. Sans approfondir ici le fait que les troubles de l'apprentissage ne sont pratiquement jamais identifiés et que beaucoup ont des raisons d'en souffrir, il y a les cartables jamais en ordre. Les parents ont des « frais de rentrée scolaire » jusqu'à dix fois par an, mais à l'école, l'enfant n'a jamais rien. Disparus, cassés, abîmés, oubliés, perdus, volés. Tout y passe, mais ils n'ont jamais rien en ordre. Les tartines, ils en demandent aux copains : « maman a oublié ». On les retrouve parfois, toujours soigneusement emballées mais pourries, dans des endroits improbables, cachées.

Petit à petit à l'école, l'enfant est considéré comme, un peu, beaucoup, abandonné. Il y a celui qui aura mal aux pieds, ses chaussures sont trop petites. « Bien sûr, ses parents... » quand ce n'est pas « ... et la maman travaille... » dit par une institutrice qui oublie son propre statut de mère de famille au boulot. Mais les nouvelles chaussures que les parents - à bout d'argument - sont forcés d'acheter, parfaitement identiques aux précédentes ne font pas mal. Le petit les confond même avec les « anciennes », pas si anciennes que ça d'ailleurs. On le lui fait remarquer. Ce n'est pas grave, il trouvera autre chose pour être reconnu « abandonné ». Peut-être un : « mes parents sortent tout le temps, c'est moi qui fait le souper pour mes frères et sœurs, je n'ai pas le temps de faire mes devoirs ». Et ça marche ! Même si ces devoirs ont été faits avec l'accompagnement de parents qui ne sortent pas. Ces devoirs ont « disparu » et personne ne comprend comment ni où. Cet enfant est vraiment « abandonné ».

Les parents sont interpellés mais leurs explications ne convainquent pas. Cet enfant est tellement intelligent – c'est vrai, il l'est – mais tellement déstructuré et cela, « **ça ne peut venir que de la famille** ». C'est ce qui est profondément intégré chez tous les intervenants et enseignants. Bien sûr, il leur faudrait une autre formation pour comprendre, pour entendre les parents. Il faudrait aussi se souvenir, ce qui est pourtant devenu un lieu commun super-médiatisé, que les capacités cognitives, généralement considérées comme la seule intelligence, peuvent être bien différentes des capacités relationnelles et affectives.

L'enfant est donc en train, par un travail soutenu, de reconquérir son statut d'abandonné. Celui qu'on lui nie.

Ses parents s'aiment. Il a de la chance ! C'est donc ses parents qu'il devra détruire aux yeux de la société.

Cela n'a rien de méchant. C'est son seul moyen d'exister, d'être reconnu dans ce qui fait sa base et dans ce qui lui permettra d'évoluer, si on en tient compte.

Il nous faut beaucoup de respect, beaucoup de délicatesse.

Accepter, nous parents, de symboliser les "abandonneurs" quels qu'ils soient. Pour hurler leur désespoir, ce vide intérieur, ils ont besoin d'interlocuteurs. Pour crier leur fureur, ils ont besoin de coupables. Le vide ne peut pas être coupable, alors il y a nous.

Beaucoup de respect et de délicatesse comme on en prend devant une grave blessure à vif qu'on n'aurait pas les moyens de soigner. Parce que si pour nous, le mot même d'abandonné est insupportable à dire ou à entendre, pour eux, il est insupportable à vivre et quoi que nous fassions, si fort que nous les aimions, c'est ce qu'ils vivent.

Nous n'avons ni à magnifier, ni à réduire leur souffrance d'abandon. Elle sera toujours différente. Nous avons seulement à tenir compte du fait de cet abandon comme partie constituante d'eux, leur laissant le soin de lui donner la place dont ils ont besoin. Différente pour chacun.

« Ne pas aider à tout prix, accompagner... » nous dit Patrick Declerck dans son livre « Les Naufragés, Avec les clochards de Paris » (2), ce livre où sans jamais les nommer il explique parfaitement la dérive et les moyens de survie mis en œuvre par des personnes souffrant de troubles de l'attachement très graves.

Les parents ainsi « brutalisés » s'il comprennent bien ce qui se passent vont pouvoir y réagir non en « se justifiant », ce qui ne fera que les enfoncer dans la suspicion, mais en expliquant. En expliquant et en demandant l'aide des intervenants et des enseignants pour **contenir, soutenir avec eux** leur enfant. Il ne l'obtiendront pas facilement cette aide, mais dire le vrai permet que d'expérience en expérience, cette vérité vienne mieux à jour aux yeux des enseignants et des intervenants. Une réalité qui leur est encore inconnue leur apparaîtra petit à petit et on a vu parmi les enseignants et les intervenants des personnes qui remettent leurs certitudes sur la planche et s'allient aux parents pour le bien de l'enfant.

De la scolarité problématique aux troubles du comportement sévères, puis au décrochage scolaire, tout l'arsenal des moyens de lutte y passe. Ils « abandonnent » l'école, ils mettent en cause leurs parents, pas toujours dans les mots, toujours dans les attitudes. Ils vont hurler leur abandon en disqualifiant leur famille, en y rendant la vie insupportable au point qu'un éloignement devient nécessaire au moins pour protéger les autres enfants généralement oubliés dans l'histoire. Une institution, une famille d'accueil, une autre famille d'accueil et parfois, bientôt, la rue.

Abandonné. Oui. C'est comme cela **qu'ils se sentent eux-mêmes**. Pas heureux, non, cela n'a rien à voir. Simplement eux-mêmes. **Et comme l'insécurité est leur premier modèle sécurisant** (3),

L'abandon est leur premier modèle constituant

C'est seulement de là qu'ils peuvent partir.

Comment l'accepter ? Comment les accompagner ? Certains rechercheront tous les dangers, tous les inforts, pour être « abandonnés à eux-mêmes ». Nous en connaissons beaucoup. Certains s'abandonneront dans la délinquance. Et parfois même sans la moindre animosité contre leurs parents - ce qui étonnera plus d'un intervenant - ils justifieront leurs délits par le rejet et l'abandon de leurs parents.

Dans la maison familiale, la chambre est prête, la table est mise, sa place est vide. Dans un bureau de police, le jeune majeur pris en flagrant délit est en train de dire que s'il commet ces actes c'est parce qu'ils doit bien se débrouiller puisque ses parents l'ont laissé tomber.

Abandonnés. Ils en ont besoin, c'est leur substance originelle. Il arriveront à concrétiser cet abandon d'une façon ou d'une autre.

Abandonnés. Leur refuser cette reconnaissance, c'est les renvoyer dans l'imprononçable, l'innommable. Pour exister, il faut se nommer. C'est ce qu'ils font.

Il y a aussi ces enfants adoptés qui vont bien, qui rassurent tout le monde par leur bonne intégration. Un excellent apparemment, pas de troubles du comportement, des études sans grand problème, une vie professionnelle qui démarre bien, parfois la création de leur propre famille, un couple heureux, des enfants...

Et puis, tout à coup, tout bascule et ils font ce qu'ils n'auraient eux-mêmes jamais envisagé. Ils brisent tout ce qui avait été construit, tous les liens, parents, conjoint, enfants, profession. Ils rejettent toute base, même un logement qui dure et il reprennent par le début tous les dérapages et troubles de comportement des autres enfants et ados auxquels, eux, avaient échappé. Mais les intervenants de l'enfance ne sont plus là pour le voir, encore moins pour le savoir.

Il y en a beaucoup qui vont bien. Ça nous rassure. Ils vont bien, mais à quel prix ? Parfois même en mettant en jeu leur existence.

Je me souviens de cette jeune femme adoptée à qui tout semblait avoir réussi. Très équilibrée, un choix de profession qu'elle aimait, un mari, une petite fille, des parents adoptifs qu'elle aimait. Elle avait trouvé sa place.

Sans savoir, pourquoi, tout à coup, elle a tout brisé et elle écrivait « Je faisais du mal à tous ceux que j'aimais, je ne comprenais pas pourquoi, c'était plus fort que moi ! » Et si elle écrivait à notre association, c'est qu'à nous, elle n'avait pas peur de le dire.

Abandonnée ! Oui, tous les bonheurs qu'on avait plaqué sur cette blessure interdite, innommable, sur ce qui ne pouvait pas exister aux yeux des autres puisqu'on lui donnait tout, toutes ces couches de bonheur et de bienfaits qui écrasaient cette blessure à vif, l'empêchant de cicatriser, ne fût-ce qu'un peu, à l'air.

Combien connaissons-nous de ces jeunes adultes qui perdent les pédales alors que tout semblait gagné pour eux. Certains même disparaissent de nos vies. Même un lien à distance leur est insupportable. Ils le coupent donc. Majeurs, « injoignables » disent les portables. Résiliants ? Non, abandonnés. Niés dans cet abandon, interdits d'exister dans ce qu'ils sont, ils le matérialisent. Et cela quel que soit l'amour qu'on leur porte. Cet amour, c'est une couche en plus qui écrase leur blessure à vif et leur fait mal. Que faire alors ? Accompagner. De loin et même parfois de nulle part. Admettre, accepter, être là quand c'est possible mais pas plus que ça ne leur est supportable. Être le fil continu d'une existence qui se construira peut-être dans notre acceptation de ce qu'il est.

Un psy disait avec beaucoup de justesse :

**il faut qu'il sache que vous savez qui il est,
et qu'il sache que vous savez
qu'il sait que vous le savez.**

Vous suivez ? Cela se passe de mots. Mais cela rassure, apaise. Et c'est là, je crois, que peut se nouer le lien impossible avec celui qui a des troubles de l'attachement graves, qui a besoin de lien mais ne peut le supporter. Ce n'est aussi qu'en travaillant cet « abandon », en le reconnaissant pour réel et insupportable pour celui qui l'a subi, qu'on pourra l'aider à construire petit à petit la certitude que cet abandon, ce n'est pas lui qui l'a provoqué, qu'il n'en est pas coupable. Que l'abandon n'est jamais du fait d'un manque de qualité de l'enfant, mais du fait des difficultés de l'adulte qui en a la charge.

Le premier défi d'un nouveau-né c'est de s'attacher un adulte dont dépendra sa survie. Ceux qui n'y ont pas réussi se sentent incapables et coupables. Et c'est parfois leur premier sentiment d'être au monde. Cette reconnaissance dans les faits est nécessaire pour lui rendre son droit à l'existence, l'aider à construire son identité sur une charpente possible dans laquelle l'abandon, s'il restera toujours un élément fondateur, ne portera plus tout l'échafaudage et certainement pas ses possibilités d'avenir.

Abandonné, c'est le sort de beaucoup de petits humains dans des circonstances très diverses. Certaines réelles, d'autres fantasmées mais tout aussi importantes. Tous en portent le poids intolérable. Tous doivent être accompagnés dans cet abandon jusqu'à ce qu'ils puissent prendre – peut-être un jour – la main qui se tend vers eux. Peut-être. Mais ce peut-être n'existera que si nous cessons, parents, professionnels, société, d'écraser, de nier cet abandon, parce que cette blessure, leur blessure nous est intolérable et nous fait peur.

Bernadette Nicolas

- (1) Loi du 7 mai 99 sur la Déclaration d'abandon et <http://www.luttepauvrete.be/publications/rapportbisannuelefamille.pdf>
- (2) **"Les naufragés : avec les clochards de Paris "** Patrick Declerck - éd. Plon 2001 - coll. Terre Humaine
- (3) Voir notre édito : **" L'insécurité comme premier modèle sécurisant "** - bulletin de liaison n° 88 de mars 2010